

" Une autre vérité, non moins indisputable, est que toutes ces familles, comme celle que nous avons rencontrée dans les chars, et qui nous a fourni le sujet de cet article, ces familles qui nous viennent pleines de santé et de vigueur, s'en retournent, au bout de quelques années, amaigrées, sans forces, épuisées, ruinées de santé pour le reste de leurs jours, et trop souvent désappointées dans leurs espérances.

" Nous avons vu des jeunes filles se trainer misérablement à l'ouvrage, quand elles avaient besoin de repos et les soins d'un médecin ; mais le père était venu ici pour gagner le paiement d'une terre, ou bien pour se reposer, ou encore pour permettre à ses enfants de se vêtir à la mode, et quand on veut se procurer tout cela, il faut travailler en santé ou malade.

" Qu'on ne craigne pas de dire aux Canadiens que la misère est parmi leurs frères aux Etats-Unis ; et qu'en y venant ils augmentent cette misère, sans profit pour eux-mêmes.

" Qui allez labourer les prairies du Manitoba, allez défricher les forêts des Townships Canadiens, mais n'émigrez pas.

" Et vous, chers émigrés canadiens qui le pouvez encore, re tournez au pays pour de tous ces bonheurs charmants de la vie agricole que vous n'auriez jamais dû quitter."

*. Un jour le R. P. Etienne, avant dernier Supérieur général des Lazaristes, reçut la visite d'un protestant. Ce personnage, connaissant tout le bien que font dans le monde les Sœurs de charité, avait imaginé de fonder dans le protestantisme une association du même genre. Il pria le vénérable Religieux de vouloir bien lui communiquer les règlements des Filles de Saint-Vincent de Paul. Le R. P. Etienne se prêta à ses desirs, et il porta la condescendance jusqu'à lui faire visiter plusieurs établissements de charité. Ce brave protestant, après avoir été ainsi traité, ne se possédait pas de joie en pensant qu'il allait doter son pays d'établissements pareils.—Le Révérend Père lui dit :

— J'admire vos intentions, votre bonne volonté ; mais je vous déclare que vous ne réussirez pas.

— Eh ! pourquoi donc ? s'écria le protestant. Ne m'avez-vous pas fourni toutes les instructions nécessaires ?

— C'est vrai, répliqua le Père Etienne, je vous ai donné la machine ; mais il vous manque la vapeur.

*. On pouvait encore voir, il y a quelques années, à la Trappe de Sept-Fonds, non loin de Paray-le-Monial, un bon frère converti, très-âgé, infirme, cassé, mais ne quittant jamais son chapelet. C'était le frère Théodore.

Il avait cependant autrefois porté d'autres armes. C'était en 1812. Frère Théodore faisait partie de la grande armée, qui, hélas ! s'en retournait vaincue par le froid. Après avoir marché de longues heures dans la neige, la colonne du frère Théodore, exténuée de fatigue et de faim, se trouva tout-à-coup en face d'une batterie ennemie qui l'attaquait de front et lui fermait le passage.

Un découragement mortel s'empara de tous : officiers, soldats jetaient leurs armes à terre.

Cependant, un officier s'avance, l'épée au poing, et, montrant la batterie, il s'écrie :

A moi les braves ! Mais, chose rare dans nos fastes militaires, personne n'y répondit, excepté le frère Théodore, qui s'offrit en ces termes :

J'irai moi seul si vous le voulez.

— Accepté, reprit l'officier.

Le frère Théodore jette son sac, dépose son fusil, se met à genoux, fait un signe de croix et récite : *Notre Père, Je vous salue Marie, Je crois en Dieu et l'Acte de contrition.*

Ses prières terminées, il reprend son fusil, s'élançe vers la batterie et subit deux décharges sans ralentir sa course. Comme il allait atteindre les Russes, ceux-ci, craignant d'être victimes d'un stratagème, prirent la fuite, laissant leurs pièces et leurs bagages.

A cette vue, l'officier accourut, et prenant sa croix d'honneur, l'attacha sur la poitrine du jeune soldat, en disant :

— Mon brave, tu la mérites mieux que moi.

Le frère Théodore répondit :

Mon commandant, je n'ai fait que mon devoir. Seulement, quand on veut se tirer d'affaire, il n'y a qu'à prier.

Cinquante ans après, quand sous la bure du trappiste, le bon frère Théodore passait des demi-journées à genoux, récitant son chapelet, il appelait encore cela " faire son devoir."

CAUSERIE AGRICOLE

DE L'INFLUENCE DE LA FATIGUE CHEZ LES VACHES LAITIÈRES.

Les vaches qui vont au loin chercher leur nourriture et qui se fatiguent par une trop longue distance à parcourir pour se rendre au pâturage, rendent peu de lait, alors même que dans le champ ils mangent à leur appétit, et ce lait n'est jamais délicat.

DE L'INFLUENCE DES MAUVAIS TRAITEMENTS.

Nous lisons au *Livre de la Ferme* de M. P. Joligneux : Les vaches surexcitées par les passions, irritées par les mauvais traitements, rudoyées par les ménagères, effrayées par une cause quelconque, ne donnent qu'un lait de qualité inférieure ou refusent même d'en donner. Nos ménagères sont donc très-intéressées à ce qu'on ne les fasse point souffrir en les trayant. Une servante brutale est une calamité dans une ferme.

Ecoutez ce que dit Schubler : " Dans la traite, il n'y a pas autant une pression mécanique qu'une excitation du conduit excréteur. Les animaux paraissent avoir une action volontaire sur celui-ci, et pouvoir retenir le lait, ou, au contraire, le laisser couler. Cette retenue du lait peut aller si loin que des vaches n'aiment pas à le laisser couler, lorsqu'elles sont traites par des personnes qui les ont maltraitées ; c'est un conseil d'agir avec douceur envers les bêtes laitières

Une traite soignée augmente la production ; une traite négligée la réduit.

Du lait qui précède de près et qui suit le vêlage.—Le lait a été donné aux animaux pour nourrir leurs petits ; cependant on en obtient de têtes qui ne sont pas pleines. C'est surtout après le vêlage que la quantité augmente. On lui donne le nom de *colostrum*. Dans cet état il est impropre à la consommation, et il ne commence à prendre ses propriétés normales que douze ou quinze jours après le vêlage. Avant ce temps le lait ne contient pas de caseum ; il se gâte vite, mais il ne s'acidifie pas.

De l'influence de la traite.—Nous savons que les animaux refusent le plus possible leur lait aux personnes qui les brutalisent en les trayant, tandis qu'ils se montrent reconnaissants et généreux envers celles qui les caressent au lieu de les malmenner. C'est pas la seule influence de la traite, il en existe une autre purement mécanique, et qui consiste à entretenir la lactation. Une bête traitie d'autant plus vite qu'on la trait moins souvent et plus irrégulièrement, D'ordinaire, quand une vache, par